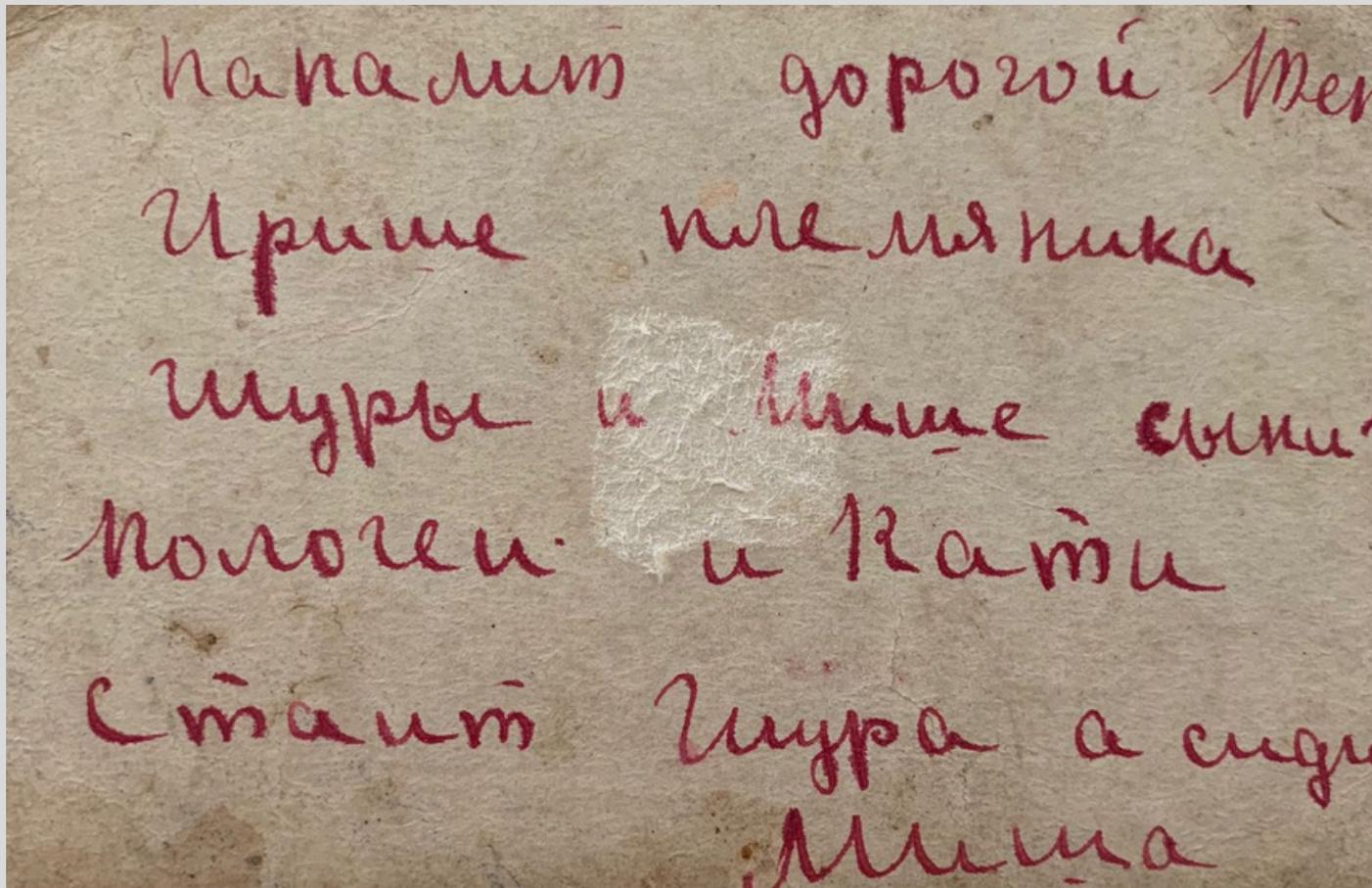


LES CENDRES DES RUSSES BLANCS



Écritures visuelles

Note d'intention

Tribout Camille

Synopsis

Dans une malle, en 1924, Vania Eline transporte depuis Moscou quelques vêtements et photos vers Fehrange, en Moselle. C'est mon arrière-grand-père. En 1944, son fils Michka se faisait appeler Michel par la mairie, Louchka Lucien. Nadcha devient Jeanine et Majyi Marie-France. Au lendemain de la révolution bolchévique, des Russes arrivent à pied et en train dans les campagnes de Lorraine. Ils sont mal-accueillis : à l'école, les enfants sont « des sales russes ». Dans une famille où ils ne parlent pas le dialecte russo-ukrainien du père, et où la mère, Vera Baïkov, était sourde et muette, les mémoires s'effacent et l'histoire disparaît avec eux. « *Ils ne parlaient pas et nous, on ne voulait pas savoir* » dit Jeanine. Marie-France se rappelle « *si on parlait de la Russie, papa sortait le martinet* ». Un siècle, plus tard, je décide d'ouvrir la malle. Peut-être l'occasion de réveiller des souvenirs enfouis dans une famille où on s'est tue. Trop honteux d'être Russes.





Note d'intention

Chez ma grand-mère, à la frontière allemande, sur le meuble télé en teck trônent depuis toujours des matriochkas. Cinq poupées russes en robe prune et noire, ponctuée par de petites fleurs vertes. Mes soeurs et moi nous amusions à les emboîter et déboîter à chaque vacances passées dans la maison en Moselle. Nous jouions avec comme avec des Playmobils. Dans la bibliothèque, un crayon en bois d'un mètre, taillé et orné de gravures colorées russes nous a toujours intriguées. Un vitrail orthodoxe sombre, la Vierge dans un habit noir, surveille la chambre, accroché au-dessus de la porte. Mon deuxième prénom, Vera, sans accent. Ma mère tenait à me transmettre le prénom de sa grand-mère, **Vera Baïkov**. Depuis 21 ans, les symboles m'ont toujours entourée. Je les ai touchés, ils m'ont interrogée et interpellée, et pourtant je me suis toujours contentée d'un "tes arrières-grands-parents venaient de Russie". Je n'en ai jamais su plus et je n'ai jamais demandé non plus. Ce qu'il reste à ma famille de la Russie est conservé dans une malle, qui maintenant se trouve dans le grenier d'une maison aux États-Unis. Forçant les membres de la famille à creuser dans leur mémoire, je fais ressortir des souvenirs enfouis dont on n'a jamais voulu parler et qu'on a décidé d'oublier. Mais derrière mon téléphone, j'entends le sourire et la hâte des **enfants de Vera Baïkov et Vania Eline** à leur évocation. En remontant l'histoire de Vera, c'est aussi la mienne que j'entreprends de connaître. **Camille Vera Tribout**.

Tribout Camille

Considérant la région d'où l'intégralité de ma famille et moi venons, l'histoire et l'Histoire s'alignent probablement quelque part. Il était devenu presque urgent pour moi de ne pas la connaître. Dans la malle, des photos d'oncles et de tantes, en jupons traditionnels. d'enfants, d'une maison, d'un jardin. Il y a la cordonnerie à Thionville, en zone annexée par les Nazis où Vania, mon arrière-grand-père travaillait au service des Allemands. Et à partir de ces photos convoquer des souvenirs chez les membres de ma famille, comme un puzzle à reconstruire. Les transmettre aussi et connaître la vie en France de **mes arrière-grands-parents, Vera Baïkov et Vania Eline, exilés russes en France**. Des "Russes blancs". Je l'apprends bientôt, ils étaient près de 400 000 en France à fuir le communisme dans les années 20-30.



Le Petit Journal, 6 mars 1922
(Source : Retronews-BnF)

Marie-France, 70 ans, retraitée aux États-Unis, fille de Vania et Vera. Elle m'indique qu'il y avait beaucoup de réfugiés Russes dans la région. Pourtant la plus jeune de sa fratrie, elle est celle qui a le plus de souvenirs de ses parents, c'est elle qui a la malle. Vania Eline est un russo-ukrainien né en 1901. Je ne saurai pas par quels moyens il est arrivé depuis Moscou en France. Les dates aussi sont floues. A priori en 1929. Il n'avait pas encore rencontré Vera Baïkov. Elle a émigré de Petrograd la même année, mais elle n'avait que 18 ans. Ce ne seront pas les seuls exilés Russes de Nilvange, village de Moselle puisqu'ils côtoient à une période les Mianiskov. Leurs enfants obtiennent la nationalité française qu'à leur 21 ans. L'administration française leur retire aussi leurs prénoms. Nadcha devient Jeanine, Michka Michel, Nouchka Lucien, Majji Marie-France. Pourquoi vouloir autant les assimiler ?

Les Russes blancs, par opposition aux Rouges, fuient la future URSS après la révolution de 1917. Ils sont déchus de leur nationalité une fois le pied hors du pays. Les parcours d'immigration sont nombreux : par Constantinople, puis Malte, puis l'Italie, par des passeurs de Finlande, par la Pologne, par l'Ukraine. L'Asie de l'est et le Caucase sont aussi des régions d'exil privilégiées (France Culture). « *Peut-être qu'ils ne savaient même pas qu'ils étaient en France* ». Pour les Baïkov et Eline, tout ce qui importait c'était échapper au communisme. « *Une milice arpentait les rues des villes de Russie. Ce qui ne voulaient pas se résilier et se soumettre aux Rouges partaient dans les forêts ou vers le nord* » (France Culture). Alors que les intellectuels, diplômés, artistes partent pour Paris ou les plages de Méditerranée, les plus précaires, ceux qui ont tout laissé en Russie sont dans les campagnes. Beaucoup s'installent en Moselle, région industrielle en expansion. Quand ces régions seront frappées par le chômage durant la Seconde Guerre Mondiale, ils partent pour des communes agricoles du Sud-Ouest. La forte présence à Paris de Russes blancs occulte d'autres aspects de leur vie en France. On pense à Boulogne-Billancourt, surnommé Billankoursk en raison des nombreux réfugiés qui travaillaient dans les usines Renault. Mais c'est la belle facette, la vérité est en Moselle.

La maison de Vania et Vera à Nilvange : « 20 francs par mois pour une ruine », leur est accordée par la mairie. L'eau courante et l'électricité fonctionnent une fois sur deux. Le froid surtout envahit trop souvent la maison. Marie-France Weber et **Jeanine Brabant**, les deux filles, se rappellent le pain que Vera fait durcir derrière le tuyau de cheminée pour nourrir la famille. Ils achètent leurs courses à crédit, supplient le boulanger de Fehrange de leur donner les invendus. Mais la misère est partagée par la communauté de Russes blancs. « *Un grand nombre de familles vécurent dans des chambres de bonne où il n'y avait d'eau que sur le palier, où la lampe à pétrole permettait de s'éclairer et la salamandre de se chauffer.* »

Difficulté à l'emploi et rejet par le reste de la société sont fréquents. L'éloignement et les différences culturelles rendent l'intégration des migrants de la première génération en 1920 plus lente. Pour Catherine Gousseff, chercheuse spécialisée sur l'émigration russe, un paradoxe se dessine puisque la France recrute des travailleurs immigrés en usine pour palier le manque de main d'oeuvre généralisé. En 1933 est voté le statut de réfugié apatride. Sans protection étatique, les réfugiés Russes et Arméniens en bénéficient même si les conditions requises se durcissent. Certains Français craignent que les immigrés « volent » leur travail. Je m'interroge aussi sur la position, peut-être ambivalente, de la France. Discrimine-t-elle les travailleurs immigrés russes dans leurs usines Renault quand cela lui est avantageux ?

Dans la maison de Nilvange se jouent et se fêtent encore les chants et fêtes traditionnelles russes. Jeanine évoque le vendredi à 18 heures, les bougies rouges accrochées au mur qu'on allume et qui brûlent jusqu'au dimanche. Pour la Pâques orthodoxe, qui a lieu une semaine plus tard, Vera cuisine un gâteau au fromage blanc en forme de dôme. On salue la croix et les icônes au-dessus d'un fauteuil.

À l'école, les enfants ont honte de leur déjeuner : un curieux mélange de lait, de sucre et de margarine, ou du pain de la veille. Ils sont appelés « les sales russes » par la classe. Tristement, Marie-France me dit qu'ils acceptent le fait d'être considérés comme des traîtres russes. Peur d'un ennemi et méfiance, l'institutrice tente de les en préserver. Monsieur Prezus, le voisin, leur donne des haricots couverts de pissenlits impossibles à retirer. Un jour, une peau de sanglier est clouée à leur porte.



En bas, de droite à gauche : Vania Eline, Vera Baikov, Marie-France
En haut à gauche : Jeanine

Tribout Camille

La défiance et le rejet des Français envers les apatrides russes alimentent une honte chez ces derniers. Refuser d'en parler, refuser de s'en rappeler, qui pour se souvenir de cette minorité ? Les enfants ont déjà essayé. Marie-France se souvient : « *On ne discutait pas avec les parents. Et si on parlait de la Russie, papa prenait le martinet* ». **Xenia Nieroth** est bénévole dans une église orthodoxe parisienne. Elle aussi a essayé de connaître son histoire. « *De temps en temps on nous racontait quelque chose, comme un souvenir d'enfance, et là on finissait par avoir des petits morceaux. C'était l'honneur qui comptait. Mon grand-père, ma mère et mon père ne racontaient strictement rien. Ils avaient une espèce d'honneur à ne pas parler de cette horrible chose qui leur est arrivée* ». Il est difficile de reconstruire l'histoire des Russes exilés en France quand ils sont silencieux. Il me faut regarder les photos dans la malle, écouter leurs enfants et petits-enfants, comprendre les bibelots qui sont restés. L'unique moyen pour reconstruire l'histoire méconnue des Russes blancs est de rassembler les « *petits morceaux* » éparses, collecter les mémoires dispersées en France.

Pierre Sollogoub est aussi un descendant de Russes blancs, comme moi. Il est petit-fils d'un écrivain connu, Boris Zaïtsev. Son blog m'apprend que son épouse aussi est fille d'immigrés. Sa famille s'était établie à Biarritz. Lui aussi, on lui faisait sentir qu'il était étranger. À l'école, on l'appelait « sale métèque ». Il présente son placard de cuisine qu'il appelle le musée Grévin des horreurs. « *C'est anti-nostalgique. Il y a des mauvaises vodkas, des statuettes, le grand criminel contre l'humanité Lénine et son complice* » (France Culture). Il est fils d'apatrides et anti-patriote. Certains Russes blancs sont profondément anti-communistes, mais le sont-ils tous réellement ? Si une haine du bolchévisme les anime, peut-être il y a-t-il un mouvement de résistance ou des collectifs anti-révolutionnaires qui se sont construits, maillés à travers la France. Car comme le raconte Pierre Sollogoub, l'une des principales craintes de l'émigration russe est de voir arriver la milice communiste de l'Armée Rouge. À ce sujet je note dans mon carnet une autre question : puisque la majorité est diplômée, intellectuelle ou artiste, les Russes blancs exilés sont-ils lâches ?

Xenia Krivochéine, publiciste et autrice, est aussi issue de l'immigration de Russes blancs. Elle évoque les discussions avec son grand-père sur son vécu. Les réponses évasives et incomplètes témoignent d'un souvenir douloureux, une histoire riche mais difficile à raconter. Comme si mettre des mots sur ce qu'il avait traversé l'anéantirait. « *Quand un jour on a demandé « Raconte nous », il a commencé et puis il a dit « non je ne peux pas ». On n'a plus jamais essayé. Pour lui, c'était une vie détruite* » (France Culture). Son mari aussi, **Nikita Krivochéine**, survivant du goulag, a été arrêté par le KGB.

Je me pose ici en investigatrice de l'héritage des Russes blancs. Le besoin de connaître leur parcours d'émigration et motivations à quitter la Russie sous l'ordre communiste m'amène plus loin encore. Explorer les secrets de famille et les non-dits appartient aussi à une quête personnelle d'une origine. Il s'agit de comprendre et dire l'histoire des autres pour connaître la mienne, savoir ce qu'il y a derrière mon deuxième prénom, Vera.